

La jeunesse canadienne-française et le Prince Impérial

Faucher de Saint-Maurice

Numéro 81, printemps 2005

La famille Bonaparte et le Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Saint-Maurice, F. (2005). La jeunesse canadienne-française et le Prince Impérial. *Cap-aux-Diamants*, (81), 56–57.

LA JEUNESSE CANADIENNE-FRANÇAISE ET LE PRINCE IMPÉRIAL

PAR FAUCHER DE SAINT-AURICE

«*L*a jeunesse canadienne-française a été douloureusement frappée par la fin prématurée du Prince Impérial de France. Cette nature pieuse, chevaleresque, adonnée aux fortes études, nous avait empoignés. Nous nous plaisions à retrouver en Napoléon-Louis toutes les aspirations, toutes les élévations d'une âme virile. Nous fondions sur sa piété, sur son courage, les plus grandes espérances.

Embusqué derrière de hautes herbes, un nègre est venu, en rampant, porter le premier coup au Prince. Abandonné par son escorte, il a été retrouvé percé de dix-neuf blessures. Devant ce Français mort au service de l'Angleterre, nous Français aussi, nous ne saurions rester indifférents, et l'un de nos prochains paquebots apportera à Chislehurst, avec l'expression de sentiments de condoléances de la jeunesse canadienne-française de Québec, une couronne de violettes et d'im-

mortelles qui sera déposée sur la tombe du Prince Impérial. Tous ceux chez qui bat un cœur français, tous ceux chez qui l'amour du sol gaulois est encore vivace, applaudiront à cette généreuse idée, et s'empresseront de prendre part à cette démonstration de profonde sympathie.

Il se tromperait gravement, celui qui voudrait donner à ce souvenir touchant une portée politique.

À Québec, la jeunesse française n'est ni bonapartiste, ni républicaine, ni légitimiste, ni du parti des princes d'Orléans. Elle est française.

En 1870, nous avons pleuré la mère patrie mutilée, et nous nous sommes empressés de souscrire, dans l'humble mesure de nos moyens, pour venir en aide aux blessés des armées de terre et de mer.

Presque sans interruption, depuis la cession de 1763, nous avons tenu à honneur d'avoir de nos représentants dans les rangs de l'armée ou de la marine française.

Les guerres du premier Empire ont eu des généraux et des amiraux canadiens-français, portant haut et ferme le drapeau tricolore : le général baron de Léry, les amiraux Bedout et de Vaudreuil, le capitaine de vaisseau Denys de Bonaventure. La Crimée, l'Algérie, l'Italie, le Mexique, la campagne de France, ont compté parmi les premiers aux avant-postes des soldats, des officiers canadiens-français, et les vétérans de ces batailles et de ces campagnes se rappellent encore les noms de Casault, de Lefebvre, de Bellefeuille, d'Arthur Faschereau, de Beaugrand et du zouave Comte, tué à la bataille de Pathay.

La France que nous aimons n'est pas la France livrée aux factions et aux bêtes! C'est la France religieuse, lettrée, triomphante; la France tête et centre du monde, ne travaillant qu'à tout ce qui peut grandir les âmes, élever les cœurs, les rapprocher de Dieu. Cette France-là, c'était celle que rêvait le prince qui vient de tomber «la face tournée

Le prince impérial Louis-Napoléon. Photographie sans auteur, vers 1878. (Banque d'images de *Cap-aux-Diamants*, 2000-4181).



vers l'ennemi.» – «Ma dernière pensée sera pour ma patrie, écrivait-il pendant la nuit qui précéda son départ, – c'est pour elle que je voudrais mourir!»

Brave et bon prince! l'Église, la France, tel était le double amour de ce filleul du Pape, de ce fils d'Empereur qui vient d'enseigner aux grands de la terre l'inanité des choses humaines.

Exilé de son pays, servant une cause étrangère, mourant loin des siens, n'y a-t-il pas, entre le sort de Napoléon-Louis et celui de la jeunesse française au Canada, une touchante similitude? Comme lui notre peuple a été violemment (*sic*) arraché à ses affections; comme lui, dans notre abandon, nous n'avons pas eu un seul mouvement d'amertume; comme lui nous n'avons cessé de tourner nos regards vers la mère patrie oubliée, fiers d'applaudir à ses triomphes, fiers encore de compter parmi ceux qui n'ont jamais désespéré de la France tout en pleurant sur ses malheurs. Comme le prince, nous n'avons cessé de nous dire : «Si j'oublie ceux qui ne sont plus, on m'oubliera à mon tour» Comme lui, tout en ne cessant d'aimer la France, nous avons servi l'étranger, et comme Napoléon-Louis nous mourrons peut-être un jour en défendant le drapeau qu'il vient de rougir de son sang.

Dans une invocation sublime retrouvée dans les papiers du prince, on lit des mots: «Ô mon Dieu! montrez-moi toujours où se trouve mon devoir; donnez-moi la force de l'accomplir en toute occasion. Arrivé au terme de ma vie, je tournerai sans crainte mes regards vers le passé.»

Depuis 1608, ces touchantes paroles, qui devraient être la prière de tous les exilés, de tous les abandonnés, sont dans le cœur de notre peuple, et l'histoire sera là pour dire que le Canada français, pas plus que le prince de France, n'y ont failli.

La démonstration que se propose de faire la jeunesse canadienne-française est l'expression spontanée de ceux qui se souviennent de la patrie; de ceux qui, placés en face du douloureux départ du prince, n'ont pu s'empêcher de faire certains rapprochements entre leur position et la sienne.

La plus délicate des attentions accompagnera cette pieuse offrande. La jeunesse canadienne-française de Québec associera sa douleur à celle de cette pieuse femme que, sans patrie, sans époux, sans fils, traverse maintenant seule la vallée des larmes, cherchant le ciel qui voit son abandon, mais qui veut encore la laisser sur terre pour enseigner la résignation aux exilés, aux veuves inconsolables.



L'empereur Napoléon III en exil en Angleterre, après la défaite de Sedan, en 1870. Photographie Camden Place Chislehurst. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2000-9182).



L'impératrice Eugénie. Photographie Le Jeune. L. Joliot succ^e 350, rue Saint-Honoré près de la place Vendôme, Paris. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, 2000-4173).

Un jour, il y a de cela vingt-cinq ans, l'Impératrice Eugénie regardait défilér la garde impériale qui partait pour la Crimée.

«Vous pleurez, lui dit tout à coup l'Empereur en lui tendant la main.

- Oui, répondit-elle; je songe aux mères.»

La vieille cité de Champlain, cette mère de la Nouvelle France, n'a pu oublier Celle qui, pendant près d'un quart de siècle, a été pour la Vieille France la patronne des affligés, la consolation des malades, la visiteuse des pestiférés, l'espoir des prisonniers, la mère de tout ce qui souffrait, de tout ce qui luttait, de tout ce qui manquait d'affection. En présence de la tombe du Prince Impérial, Québec sent tressaillir son cœur français, et il continue à suivre la chaîne de ses traditions chevaleresques, en prenant part à l'insondable douleur de Celle qui, depuis neuf ans, oubliée des puissants de ce monde, mais sans cesse devant l'œil de Dieu, a échangé son titre d'Impératrice contre celui de *Mater dolorosa*. ♦

Texte tiré de : La Violette. *Almanach illustré des Napoléon*. Paris, Victor Daireaux, éditeur. 1880, p. 62-66 (Collection de la Bibliothèque nationale du Québec).